

Quelques remarques sur le nouage du transfert

MICHEL JEANVOINE

Je voudrais apporter ce matin quelques remarques directement issues du travail de la clinique, c'est-à-dire directement issues du travail de lecture qu'est toute clinique. Et pour conclure, je prendrai appui sur une question que nous avons travaillée latéralement, ici à Nancy, à savoir celle du transfert dans la psychose. En effet, que ce soit Freud ou Lacan, il est patent que ceux-ci n'ont eu de cesse d'éclairer chaque pas de leur travail en posant la question de la psychose et tout spécialement celle de la paranoïa. Si l'inconscient est là à ciel ouvert dans la psychose, il nous faut faire l'effort de le lire si nous voulons nous orienter dans la structure. Alors que dire, aujourd'hui, du transfert ? Comment rendre compte de ce que déjà Stendhal, en bon praticien et observateur de la chose amoureuse, nommait la cristallisation ? Métaphore qui est passée du même coup, et à cette époque, dans la langue française. Quel étrange phénomène que cette maladie amoureuse comme la nommait Stendhal ? Quels sont les ressorts de cette passion qui conduisent l'amant à parer l'être aimé de toutes les qualités et à entrer dans le champ de sa dépendance ? Et quel est le cristal qui, à cet endroit, commande et quelles sont les règles de cette cristallisation ? Pas de différence de fond entre la passion amoureuse d'Alcibiade pour Socrate et l'amour de transfert, nous dit Jacques Lacan, c'est le même amour. L'amour de transfert, même s'il ne prend pas tous les traits de la passion – et c'est heureux ! – relève pourtant d'un véritable amour. Quel étrange phénomène en effet que celui-ci : se mettre à aimer celui à qui l'on parle !

L'analysant vient avec une demande, il vient parler de ses embarras et de ses symptômes. Chemin faisant, sa réalité ordonnée, centrée jusqu'alors par son symptôme vis-à-vis duquel il était dans une certaine dépendance, cette réalité s'ordonne autour des enjeux nouveaux apparus dans le travail de la cure et soutenus par le désir de l'analyste. En effet tout semble se passer comme si, progressivement, le fantasme qui soutient le symptôme et la réalité de l'analysant venait à se déplier, à s'actualiser dans le dispositif de la cure et qu'au symptôme

venait se substituer progressivement un espace-temps, l'espace-temps du transfert. Cet espace-temps du transfert a cette caractéristique de se trouver mis en place et soutenu non seulement par la parole de l'analysant mais par l'analyste dont le savoir-faire consiste justement à en accepter la dynamique. Il est partie prenante de ce transfert et fait partie du tableau pourrait-on dire. Par ce biais, un symptôme se met au travail et la réalité de l'analysant se centre dès lors autour de la cure. À la dépendance de son symptôme se substitue une autre dépendance, celle au travail de la cure et plus précisément à ce cristal que l'analysant vient y produire et y loger, à cet agalma, à cet objet qui le commande et que J. Lacan finira par nommer et écrire d'une lettre, l'objet *a*.

C'est dans ce dispositif, dont J. Lacan a fait un temps un dispositif optique, qu'une image se forme, cristallise, en nouant à des coordonnées symboliques des coordonnées imaginaires : et pas n'importe quelle image puisque s'y forme ce Moi-Idéal qui règle le narcissisme où le corps trouve son statut de « Un » corps. Et pas de « Un » corps sans le trou qui le leste. Tout semble donc se passer comme si l'analyste était partie prenante de ce dispositif où cette image se forme, où cette fonction qui règle l'image spéculaire vient à se déplier. Il est même possible d'avancer que l'analyste participe de ce dispositif où l'analysant trouve corps. C'est ce qu'il fait lorsqu'il accepte, avec son désir et son savoir-faire, d'être pris pour ce qu'il n'est pas. Et c'est en acceptant d'être partie prenante de ce nœud que celui-ci pourra poser, le moment venu, son acte qui ouvrira alors à son analysant le champ vide d'une exclusion interne.

Comment rendre compte de ces questions avec ce que nous met en main J. Lacan, et tout spécialement avec ses dernières élaborations, RSI, la topologie borroméenne ? Vous entendez que j'évoque l'espace-temps du transfert, le nœud du transfert, et ce que je vous propose n'est pas autre chose qu'une réflexion sur un chantier, un chantier ouvert avec la topologie borroméenne. En effet, J. Lacan nous dit, ce que nous acceptons volontiers, que l'acte de l'analyste relève de cette fonction qui consiste à faire le nœud. Ce nœud nous avons à le faire, il nous faut le faire, sinon nous y sommes pris, nous dit-il. Et il relève de la spécificité du travail de l'analyste, ce nœud, de le faire. En quoi le transfert relève-t-il d'un nœud et quel est alors le travail de l'analyste qui, ce nœud, a à le faire ? Comment Lacan nous met-il en main ce nœud et comment le construit-il ?

Vous savez que tout son travail antérieur a consisté à articuler deux registres qu'il oppose et avec lesquels il tente de rendre compte de l'efficace du travail analytique, le S du symbolique et le I de l'imaginaire. L'un n'est pas l'autre, et c'est là la première manière de les spécifier même si par la suite il tente d'en dégager les propriétés respectives. Avec RSI, et c'est là la nouveauté, il prend en compte le réel pour le faire jouer avec S et I. Voici alors trois lettres, R, S, et I, qu'il s'agit d'articuler entre elles et où ce qui les spécifie n'est d'abord pas autre chose que leurs différences respectives et leurs oppositions : R n'est pas I et S, I n'est pas R et S, et S n'est pas R et I. Pour les faire jouer ensemble, mesurer leurs articulations et le jeu de leurs oppositions, il faut les considérer dans ce qu'elles ont de commun et qui ne peut pas être autre chose que leur statut de lettre. En

effet R, S, et I sont trois lettres que nous propose Lacan et les nouer leur donne du même coup commune mesure par la corde : un nœud où va se donner à lire le jeu de leur articulation et de leurs différences. Mais pour ceci, il a bien fallu les faire jouer ensemble en les nouant par cette commune mesure. Ces trois éléments tiennent ensemble et qu'un quelconque s'ouvre s'en trouvent déliés du même coup les deux autres. Au cœur de ce nœud, produit par le serrage et coincé, ce lieu vide tout à fait particulier, puisque investi libidinalement, que Lacan propose d'écrire *a*, l'objet cause du désir. Aussi aurions-nous à faire, à lire, ce nœud du transfert par le repérage de cette corde qui fait que le transfert, après et avec le symptôme, a bien un réel.

Des questions viennent alors, nombreuses, et la toute première est celle de cet objet du désir et de cet objet cause à ne pas confondre, car situés topologiquement en des lieux différents. C'est là toute la question du bord susceptible d'introduire, par effet de bord, le lieu spécialement investi et non spécularisable d'un objet cause qui commande. Et qui commande d'une manière aveugle. C'est là ce qui donne tout ce brillant au cristal. Ce à quoi l'analyste consent en acceptant de se compter comme un élément du tableau transférentiel, c'est-à-dire de la présentification des idéaux de l'analysant. C'est par ce biais que s'ouvre le transfert et je propose – en suivant J. Lacan dans le sillon qu'il a ouvert, car c'est la seule manière de nous enseigner – de considérer ces éléments inconscients qui viennent s'actualiser dans la cure au un par un et qui, quasiment, prennent corps dans le champ transférentiel, je propose que ces éléments nous les lisions comme des traits, comme des traits à lire. Là est le travail de l'analyste. Opération de lecture rétroactive à partir du moment où surgit dans le propos de l'analysant le trait, en général indexé de l'autre, qui va prendre valeur signifiante. Tout semble se passer comme si lire la répétition consistait à articuler, nouer, deux tableaux ou deux registres différents, ou mieux, opposés. Cette opération de lecture et de nouage consiste, et c'est le cas de le dire, à faire de ce dédoublement, de ces deux traits appartenant à des registres différents, un seul et même trait en leur donnant commune mesure et à déloger le sujet qui se soutenait de cet entrelacs apporté jusque dans la cure. Faire le nœud ne serait-il pas faire cette lecture du trait ? Et ne serait-ce pas s'intéresser avant tout à cet espace-temps apporté jusque dans le transfert et bordé par cet entrelacs ? Et ne serait-ce pas par ce biais que du réel pourrait se trouver mobilisé et tout spécialement le réel du symptôme ?

Nous savons comment le logicien touche au réel par le maniement du trait et de la lettre. Il en est de même dans l'acte de l'analyste. C'est par le maniement du trait qu'il touche au réel. Mais à ceci près que l'analyste dans son acte accepte de s'en trouver lui-même déplacé comme sujet et qu'à cette condition son acte opère. Un acte qui amène cet objet cristallin, en position d'exclusion interne, à se trouver creusé et ainsi chargé de quelque chose du manque pour peut-être l'amener en fin de parcours à se rejoindre à cet objet *a* défini comme impossible à dire et à y situer le réel. Inaugurer un tel chantier par ce bout a l'avantage d'ouvrir immédiatement des questions plus précises et tout d'abord celle de cette corde ou de cette consistance que garantit un temps l'analyste en donnant au transfert

un réel. Il nous faut, pourquoi pas, parler du réel du transfert. L'avantage de cette topologie borroméenne est de prendre en compte le réel de cette consistance imaginaire qu'il ne faut pas confondre avec le réel en gestation dans l'entre-deux de l'entrelacs que j'évoquais ... Ce ne sont pas les mêmes réels, même s'ils sont dans une certaine articulation, et RSI nous permet de prendre ces repères. Et il y faut un temps, réglé par le temps logique, pour que cette consistance garantie par l'analyste ne s'ouvre et que le nœud ne se dénoue par cette opération de lecture qu'est l'interprétation conçue alors comme un nouage. Celle-ci peut se faire silencieuse ou pas, ou encore relever de l'équivoque.

Cette consistance, lue comme un trait unaire réel, se soutient fondamentalement de son statut de trait identique à lui-même. Tout semble alors se passer comme si cette consistance réelle était le témoignage de la conjonction du savoir et de la vérité, ou, pourrait-on dire encore, comme si le lieu de cet Autre, lieu des signifiants, pouvait n'être que le lieu d'une langue. Ce qui est tout à fait autre chose que le lieu des signifiants. Et l'analyste, par ce nœud qui s'impose à lui et qu'il accepte de faire, ouvre cette consistance dont il s'est trouvé un temps chargé. Dans cette opération d'ouverture, de coupure, voire de retournement torique, l'analyste vient proposer et rappeler à son analysant la disjonction fondamentale et irréductible entre savoir et vérité en brisant cette identité à elle-même de la consistance dont le symptôme était le prix. C'est-à-dire aussi en faisant valoir le principe de non-identité à soi du signifiant. Comme le schéma optique nous le propose avec la bascule du plan miroir, l'objet ne vient plus cristalliser au même endroit et *ein neues Subjekt* s'en trouve produit et introduit d'une manière nouvelle à la dimension du manque. L'assomption de ce vide, dans son statut d'impossible à dire, par ce cristal en exclusion interne spécifie le travail de la cure.

Ce travail de la cure et cette assomption supposent, pour qu'il y ait cette passe et ce franchissement du plan de l'identification, un nœud qui soit réglé par une fonction, la fonction nœud dira Lacan, la fonction du nouage. À l'occasion de ce travail d'interprétation qui dénoue, cette fonction est éveillée, mieux réveillée. Cette fonction essentielle au parlêtre et qui le spécifie, quelle est-elle ? Elle est cette fonction capable de nouer ces trois registres R, S et I et ainsi de redistribuer cette jouissance engagée un temps dans le symptôme et pris dans l'espace-temps du transfert. Cette fonction n'est pas autre chose que celle qu'il avait pu nommer, dans un temps plus ancien, la métaphore paternelle : celle capable d'introduire le sujet au désir et capable de faire cristalliser cet objet mis en place par le nœud, cet objet cause qui va s'avérer en fin de parcours n'avoir que le statut d'un trou lestant le parlêtre.

La clinique nous apprend comment cette fonction qui règle ce franchissement peut, ou pas, faire défaut, c'est-à-dire être symbolisée. Si, à l'endroit où cette fonction est sollicitée répond un vide, un défaut de symbolisation de cette fonction que se passe-t-il ? Pas de production d'*ein neues Subjekt* ! Pas de découpe ou serrage d'un nouvel objet dont pourrait se soutenir ce nouveau sujet ! Et c'est l'entrée dans ce qu'il faut bien nommer la psychose avec ce qui la caractérise, à savoir cette construction délirante où cette fonction du nouage peut s'imposer

xénopathiquement sous la forme du trait réel de l'hallucination, par exemple. Ce trait de l'hallucination n'a pas d'autre fonction que de renouer ce qui s'est dénoué mais de le renouer dans des coordonnées bien particulières.

C'était déjà là l'interrogation de Freud, je vous le rappelle. Interrogation que Lacan n'a fait que lire et nommer : défaut de symbolisation d'une fonction et d'une fonction essentielle au parlêtre.

Pour quelle raison le persécuteur est-il toujours quelqu'un que nous avons aimé ? Pourquoi cette bascule de l'amour de transfert dans la persécution ? C'était l'expérience de Freud avec son collègue et ami Fliess. Et vous savez comment celui-ci, après avoir partagé avec Freud cette passion scientifique, était entré dans un délire de plagiat dont Freud était le centre. Et Freud à la lecture des *Mémoires du Président Schreber* retrouve le même élément : c'est le médecin bien-aimé de Schreber qui devient son persécuteur ! Il y a là une vraie question freudienne qui lui fera dire un peu plus tard dans ses échanges avec Sandor Ferenczi, lorsqu'il travaille la question de la fin de la cure, que lui Freud a réussi là où le paranoïaque échoue. Réussi quoi, échoue à quoi ? Sinon à cette traversée, cette passe où du *neues Subjekt* peut en tomber ! Et la question posée à Sandor Ferenczi, et à tous les freudiens que nous sommes, est celle de savoir où nous en sommes sur cette question qui spécifie la fin possible d'une cure.

En d'autres termes, et aujourd'hui, nous pourrions dire qu'à positiver cet objet qui nous cause, c'est-à-dire en conjoignant savoir et vérité, nous nous exposons à nous trouver pris dans les rets de ce nœud. C'est ce qui arrive à Schreber et d'une autre manière c'est ce qui arrive à l'homme aux rats avec ses dédoublements et au jeune Goethe avec ses déguisements. Ce nœud, nous dira Lacan, il nous faut le faire sinon nous y restons pris sans le savoir. Telle est notre condition d'être parlant. C'est ainsi qu'il pouvait lire ce qui faisait retour dans le symptôme et ceci jusque dans le champ transférentiel. Et il m'apparaît que ce que nous appelons « transfert de travail » ne serait pas autre chose que cette fonction nœud, cette fonction du nouage, au travail. Pas d'autre choix !

Discussion

Michel Koch : Merci beaucoup Michel Jeanvoine, merci d'avoir présenté aussi rapidement quelque chose d'aussi dense.

Jean-Pierre Arel : Tu parlais de la séparation entre le savoir et la vérité, il y a une autre séparation qui me paraissait intéressante, parce que j'étais encore dans ces histoires de coupure après le séminaire de cet été sur *La Logique du fantasme*, c'est à propos de cette question de la non-séparation initiale de la réalité et du désir, dont Lacan dit qu'il y a quelque chose qui nous invite à la métaphore de la coupure pour parler de cette séparation à opérer. Mais, avec les nœuds, il me semble qu'on arrive à tout à fait autre chose ...

X : Je vous remercie beaucoup de votre présentation, et en même temps je suis très embarrassé. Je me souviens d'une conférence de Gérard Pommier, en 1999, à Buenos-Aires, où il présentait un travail qui s'intitulait un peu comme le vôtre, sauf qu'il avait articulé son travail sur les psychoses, notamment sur les schizophrènes. J'avais trouvé ce travail fort passionnant et ce que j'ai cru comprendre, dans ce que Gérard Pommier mettait en place à ce moment-là, c'est que la fonction de l'analyste résidait dans le fait d'occuper ce quatrième rond qui venait faire tenir les trois autres ... Et donc, dans la cure, le fait, déjà, de dire aux gens : « Eh bien, revenez » etc., avait comme souci d'entretenir ce nouage borroméen à quatre. En matière de psychose, je rejoins assez la proposition que Gérard faisait à cette époque [...]. Mais, si le nœud à quatre peut respecter la loi borroméenne, est-ce que pour autant la structure à quatre est équivalente à une structure à trois ? Moi, je pense que non [...] Et donc, là, je suis embarrassé : quand c'est un névrosé qui vient nous voir en cure, le nœud est déjà fait à trois, et tient. Donc, par rapport à ce que vous avancez là, c'est quoi la fonction de l'analyste ? C'est d'entretenir, de faire du nœud ?

Michel Jeanvoine : Alors si vous le permettez, rapidement, je voudrais répondre à la question que vous apportez de la manière suivante, qui rejoindra la question du social. Vous dites l'analysant vient, c'est déjà noué à trois ...

X : Dans la névrose j'entends, bien sûr.

Michel Jeanvoine : Eh bien, je n'en suis pas sûr ... je dirais plus volontiers qu'il est pris dans un tissu, dans un tissu social, dans un certain nombre de consistances, des idéaux, que partagent ses collègues, la communauté, etc., et que, par contre, c'est le travail de l'analyse – que j'ai essayé de décrire – qui va faire que ce tissu va se révéler être habité par la propriété borroméenne ou pas. S'il est habité par la propriété borroméenne, on peut effectivement penser que le travail de l'analyse va consister, comme vous essayez de le donner à entendre, à évider ce trou pour faire en sorte que réel et impossible à dire finissent par se conjointre. Et là, nous sommes dans un nœud à trois d'une certaine manière. C'est plutôt comme ça que je verrais les choses : le travail de l'analyse comme un exercice politique, c'est-à-dire qui a des influences politiques, dans la communauté. Et on sait comment le fait de parler sur le divan, ça emmerde tout le monde autour, ça a des conséquences, partout, immédiates, dans les entreprises, dans la famille ... Donc je prendrais les choses plutôt de cette manière-là : il n'y a pas de nœud à trois comme ça, le nœud à trois, c'est de l'ordre d'une construction, par le travail de l'analyste qui lit, qui fait le travail de lire, avec ce qu'il y engage. L'étonnant, c'est que le réel réponde à ça.

X : Je suis d'accord, mais ça reste pour moi quand même énigmatique ce que vous dites là. On a tous eu l'occasion de rencontrer ces gens qui viennent effectivement, dénoués, par exemple l'amnésie d'identité, où il y a quelque chose qui

ne fonctionne plus, mais la plupart des analysants, quand ils viennent sur leurs deux pieds, pas trop déglingués, on a l'impression que quelque chose de ce nœud fonctionne déjà. [...]

Michel Jeanvoine : Mais ce n'est pas parce qu'il y a un nœud que la fonction est vive, que la fonction est symbolisée. On en a tous fait l'expérience, où il y a des nœuds, et où, pourtant, la fonction qui règle ce nœud n'est pas symbolisée. Je crois que c'est le propre de ce qui peut se passer, par exemple, à l'occasion d'une histoire amoureuse ou d'une prise de responsabilité quelconque, qui amène un patient à entrer dans un délire. C'est-à-dire que cette fonction n'est pas symbolisée. Donc il faut bien faire l'écart entre ce qui est de l'ordre de *Un* nœud, comme il se présente, et puis la fonction qui habite ce tissu, ce qui n'est pas la même chose. Si la fonction est là, symbolisée, on pourra couper toutes les consistances qu'on voudra, ça va se reformer, d'une certaine manière. Il y aura peut-être des épisodes de dépersonnalisation, si ça se fait de manière un peu brutale, comme ça arrive aussi quelquefois, mais l'objet se re-découpe, $\$ \diamond a$ se reconstitue, se remet en place dans le travail de cette fonction.

Marc Morali : Ce n'est pas une question, mais c'est une remarque à propos de l'échange, tant cette question sur les modalités du nouage que votre réponse, qui m'évoque ce passage dans le séminaire *Le Sinthome* où Lacan parle de la position d'artisan de l'analyste et dont l'efficace, dit-il, c'est d'opérer dans ce qui se présente comme nœud à trois, une disjonction, un décollement entre le symptôme et le symbole. Je crois qu'effectivement, ça peut répondre à votre question au sens où ce n'est pas parce que quelqu'un arrive avec quelque chose qui est apparemment noué qu'on a la moindre idée des modalités de ce nouage : ça peut être un nœud olympique, ça peut être n'importe quoi, et, en plus, un rond n'est pas forcément Un, ne fait pas Un. À l'endroit où l'on croyait voir du symbolique, le savoir analytique, le savoir inconscient, dit Lacan, produit une séparation entre symbole et symptôme : on pourrait dire, d'un côté, ce qui relève d'une écriture qui pourrait s'universaliser, et de l'autre, le symptôme comme ce qui, justement, refuse toute possibilité d'être universalisé puisque ça renvoie à la singularité du sujet.